

		Pages.
CHAP. IV.	Tombeaux des marins français à Sacrificios	BLANCHARD. 63
	Saint-Jean-d'Ulúa	Id. 82
V.	Forêt vierge	DAUZATS. 83
	Puente nacional	Id. 112
VI.	Las Vigas	Id. 113
	Santa-Gertrudis	Id. 132
VII.	Costumes mexicains	BLANCHARD. 133
	Rio-Frío	DAUZATS. 156
VIII.	La Natividad	Id. 157
	La Viga	Id. 176
IX.	Costumes mexicains	BLANCHARD. 177
	Costumes mexicains	Id. 196
X.	San-Miguel del Soldado	DAUZATS. 197
	Paso de Sopelotes	Id. 216
XI.	Arrivée des plénipotentiaires Mexicains	BLANCHARD. 217
	Enterrement de M. Lambert	Id. 291
XII.	L'amiral et son état-major	Id. 293
	Les frégate s'embossent	Id. 316
XIII.	Matelots et artilleurs	Id. 317
	L'amiral se rend à Saint-Jean-d'Ulúa	Id. 352
XIV.	M. Duquesne devant la caserne de la Merced	Id. 353
	Rembarquement	Id. 382
XV.	Règle	Id. 383
	La mâtüre à la Havane	Id. 408
XVI.	Départ de la <i>Créole</i>	Id. 409
	Règle	Id. 426
XVII.	Toulon	DAUZATS. 427
	El Morro	BLANCHARD. 443



CHAPITRE PREMIER.

Le Départ.

Le 31 août 1838, la rade de Brest présentait le spectacle le plus animé : la frégate la *Néréide* de 50 canons, commandée par M. Turpin, capitaine de vaisseau ; la corvette la *Créole* de 24 canons, commandée par S. A. R. le prince de Joinville, capitaine de corvette ; le brig le *Cuirassier* de 18 canons, commandé par M. le comte de Gourdon, capitaine de corvette, et le navire à vapeur le *Phaéton*, commandé par M. le lieutenant de vaisseau Goubin, achevaient les préparatifs du départ.

L'amiral Baudin avait arboré son pavillon sur la *Néréide*,

fière de porter cet héroïque marin de nos gloires impériales.

Des barques lourdement chargées se dirigeaient avec rapidité vers les navires que nous venons de désigner, pour verser dans leurs vastes cales l'innombrable quantité d'objets que nécessite un armement de guerre; d'autres embarcations transportaient de la cale la Rose à bord de la *Néréide*, les trois cents artilleurs de la marine et les vingt-cinq soldats du génie destinés à faire partie de l'expédition, tandis que le vaisseau l'*Hercule*, cette magnifique citadelle flottante armée de 100 canons, prenait ses dispositions afin d'appareiller le lendemain pour se rendre au port de Toulon, sous les ordres de M. Casy, capitaine de vaisseau.

Le soir tout le monde fut consigné à bord.

Le commandant Turpin m'avait invité à me rendre le jour même à bord de la *Néréide*, sur laquelle j'étais embarqué; je dis adieu à la terre et passai quelque temps à organiser l'installation de mes effets: ce n'était pas chose facile, l'état-major d'une frégate se compose de neuf officiers et nous étions vingt-deux! Heureusement qu'à bord on n'est jamais embarrassé, une chambre à coucher n'est pas longue à établir: deux clous, auxquels on suspend un cadre ou un hamac en font les frais; avec un peu d'industrie on peut même simuler un lit drapé en métamorphosant un pavillon en rideaux.

En prenant possession de mon lit improvisé, j'avais jugé que le départ pour le lendemain était impossible, les divers objets dont le navire paraissait encombré devaient nécessiter plusieurs jours pour être disposés avec le soin minu-

tieux observé à bord d'un navire de guerre. Je m'endormis donc avec l'espérance de descendre une fois au moins à terre; mais au réveil je reconnus mon erreur, la diane rassembla l'équipage sur le pont de la *Néréide* prête à partir, l'ordre avait comme par miracle succédé au chaos; une volonté ferme présidait à tout; malgré le peu de temps, tout fut fait et bien fait.

Le 1^{er} septembre, au signal parti de la frégate, l'escadre appareilla: la *Créole* s'ébranla la première, nous la suivîmes, puis l'*Hercule* et le *Cuirassier*¹ déployant toutes leurs voiles, nous imitèrent; le temps était magnifique, une brise faible nous poussait doucement sur une mer calme et transparente dont nous ridions à peine la surface; je regardais la France qui semblait fuir; à notre gauche se déployait la rade de Chateaulin, plus vaste encore que celle de Brest, et à son extrémité nord, l'île des Morts dont les dentelures noires se découpaient sur un ciel doré; à notre droite la côte du Portzic, couverte de joyeuses guinguettes et de riantes habitations, dont toutes les croisées nous montraient des visages émus; derrière nous la ville de Brest, la forêt de mats de son port, les grands établissements de la marine se colorant par degrés d'une teinte chaude; devant nous, le goulet présentait son étroite ouverture et ses deux rives flanquées de batteries inexpugnables; la roche Mengam, témoin et cause de tant de naufrages, dressait sa tête de granit noir au milieu de cette espèce de détroit d'où, sentinelle infatigable, elle protège

¹ Ce brig se rendait directement à Vera-Cruz; c'est lui qui avait ramené en France M. Deffaudis.

notre plus belle rade de l'ouest; malgré le calme la mer brisait avec force contre cet obstacle, habitué à braver ses colères.

Au milieu du goulet, nous rencontrâmes le brig d'instruction des mousses qui évoluait; ces jeunes élèves, appelés à rendre des services à leur pays à l'âge où les enfants sont encore entourés des soins de leurs mères, semblaient envier notre sort et celui de leurs petits camarades qui allaient au Mexique recevoir le baptême du feu: à un signal ils s'élançèrent dans le gréement avec agilité, en un moment les haubans furent couverts de ces petits marins, qui nous saluèrent de trois cris de *vive le roi!* répétés avec enthousiasme.

Au moment d'entreprendre ce voyage désiré, une vive émotion m'agitait; on ne quitte pas froidement ses parents, ses amis; je laissais tant derrière moi! J'éprouvais comme un avant-goût de la nostalgie; m'éloigner de nouveau de mon pays que je revoyais depuis si peu de temps! Toutefois, cette tristesse ne dura guère que jusqu'au moment où l'ancre ne tint plus au fond; sur un navire français, j'étais encore en France, je voyageais pour ainsi dire dans ma patrie.

Dans les premiers moments je me trouvai un peu isolé à bord, je ne connaissais aucun des officiers; mais j'étais confiant en mon étoile qui, sur les bâtiments où j'avais été embarqué, ne m'avait fait connaître que des personnes avec lesquelles j'ai conservé les relations les plus agréables; mon attente ne fut pas trompée, au bout de quelques jours j'étais avec mes nouvelles connaissances comme si nous eussions déjà fait le tour du monde ensemble. Toute per-

sonne qui aura navigué comprendra combien cette union est nécessaire; un navire, tel grand qu'il soit, est un espace étroit, sur lequel on est forcément en contact. Et puis l'isolement où l'on se trouve du reste du monde donne à l'esprit une irritabilité que les personnes les plus sages ne réussissent pas toujours à vaincre.

Une fois hors des passes, la brise fraîchit un peu, et nous mîmes le cap en route, nous nous trouvions alors dans cette partie de la mer de Bretagne que l'on nomme l'Iroise; une longue houle, que l'on y rencontre même dans les plus grands calmes, nous donnait un léger mouvement de roulis; à l'horizon, dans l'ouest, l'île d'Ouessant apparaissait comme un légère brume; à notre gauche, le Toulinguet ou les tas de foins, écueil qui s'avance à la distance de plusieurs lieues, présentait ses rochers découpés par la mer. Égarés par les brouillards si fréquents sur cette côte, les malheureux navires, conduits à une perte inévitable, viennent se briser sur cet écueil redouté. Sans doute ces rochers témoins muets de tant de naufrages, ont vu périr une multitude de navires dont le sort est encore ignoré, et qui, peut-être, après une heureuse traversée, sont venus s'engloutir dans les gouffres qui tourbillonnent à leurs pieds.

Dans l'après-midi, nous fûmes rejoints par le navire à vapeur le *Phaéton*, nous vîmes d'abord poindre la fumée à l'horizon, puis sa mâture se dessina sur le ciel; en peu d'instants le corps du navire fut visible et grossissant à vue d'œil; il fut bientôt dans nos eaux; son commandant, M. Goubin vint à bord de la *Néréide*, il apportait à l'amiral ses dernières instructions.

La communication ne fut pas de longue durée, le *Phaéton* reprit sa marche et nous laissa derrière lui attendre impatiemment la brise qui se montrait un peu paresseuse.

Les rayons du soleil couchant nous montrèrent les côtes de France, que nous saluâmes pour la dernière fois; quelques-uns d'entre nous ne devaient plus la revoir! Le lendemain nous étions hors de vue de toute terre, et les jours suivants nous avançâmes dans le golfe de Gascogne, poussés par un vent faible mais favorable; le quatrième jour, l'*Hercule*, sur lequel le prince de Joinville venait, peu de temps avant, de terminer une longue campagne, demanda, par signaux, liberté de manœuvre; il voulut, avant de se séparer, faire ses adieux à son ancien hôte, le commandant de la *Créole*; le pavillon royal fut hissé en tête du grand mât, un nuage de fumée blanche s'échappa des sabords de tribord devant, une forte détonation se fit entendre et se renouvela par intervalles mesurés; en un moment, le vaisseau fut enveloppé d'une épaisse fumée rougie par les rayons du couchant; chaque coup, au lieu d'être tiré par une seule pièce, comme dans les saluts ordinaires, était le résultat de plusieurs canons tirant simultanément. La *Créole*, qui se trouvait à l'avant de l'*Hercule*, laissa porter, puis, cédant à l'impulsion du vent, vint passer à poupe du vaisseau qui lui rendait ces honneurs, bientôt elle disparut dans la vapeur colorée qui enveloppait l'*Hercule*; enfin, les derniers coups étant tirés, la brise dissipa les flocons de fumée qui se suspendirent en festons dans le gréement, se balancèrent mollement pendant quelques secondes, puis se dissipèrent, capricieusement emportés au souffle du vent. Le silence solennel qui

règne sur la mer, troublé un instant, reprit aussitôt son empire.

J'ai vu faire beaucoup de saluts dans les ports, c'était le premier dont j'étais témoin à la mer; l'absence de tout écho donne aux détonations un caractère imposant et terrible qui m'a toujours vivement ému lorsque j'ai eu l'occasion d'assister depuis à un pareil spectacle.

Pendant la matinée du sixième jour la brise fraîchit sensiblement, jusque-là, bien que faible, elle avait été constamment favorable, malheureusement elle perdit cette dernière qualité et devint totalement contraire; nous étions par le travers de Lisbonne, il nous fallait péniblement louvoyer pour doubler le cap Saint-Vincent; nous diminuâmes graduellement notre voilure; au branle-bas du soir nous avions déjà deux ris dans les huniers.

C'était une excellente occasion qui se présentait pour que les nouveaux embarqués fissent connaissance avec le mal de mer, et très-peu la laissèrent échapper; on n'entendait que des lamentations auxquelles les marins, qui pour tout le reste ont le cœur si compatissant, prêtaient fort peu d'attention, l'encombrement dans lequel nous étions rendait ces indispositions fort désagréables¹, et les pauvres malades eussent été mieux partout ailleurs que sur la frégate, où la nécessité des manœuvres ne leur laissait pas une minute de tranquillité; la mer nous venait de l'avant, et chaque lame, en cédant à l'impulsion du navire, nous

¹ L'équipage d'une grande frégate se compose de près de cinq cents hommes, l'adjonction des trois compagnies d'artillerie en avait porté le nombre, sur la *Néréide*, à 800 environ.

faisait faire un bond qui ébranlait la mâture. La brise fraîchissait, la mer grossissait à proportion; à 7 heures, on fut obligé de prendre le troisième ris, tout nous présageait un coup de cape, le vent sifflait dans le grément, à l'intérieur du navire les bois craquaient, des gémissements partaient de toutes les jointures qui semblaient prêtes à céder à la violence de la mer; à chaque lame plus forte qui nous prenait de l'avant, la frégate s'arrêtait au choc, tremblait dans toutes ses parties, et paraissait indécise sur la marche qu'elle adopterait; le temps sombre et menaçant bornait notre horizon à quelques toises, chaque coup de tangage entourait le navire d'une flaque d'eau phosphorescente, qui brillait au milieu de cette sombre nuit comme du soufre enflammé. La *Néréide* semblait naviguer sur une mer de feu, quelquefois une lame brisant sur notre avant, retombait sur le pont en cascades brillantes d'un effet si saisissant que nos malades eux-mêmes, malgré l'apathie où plonge le mal de mer, ne pouvaient retenir leur admiration.

On venait d'appeler au quart de huit heures, tout le monde était sur le pont, nous avions pris la bordée du large, babord armures, que nous devions suivre jusqu'au jour; la *Créole* se trouvait au vent à nous; tout à coup la brise changea cap pour cap, une pluie battante, dont nous étions menacés depuis plusieurs heures, inonda en quelques instants sur le pont tout ce que les embruns de la mer avaient laissé à sec; les voiles, au lieu de s'arrondir sous l'effort de la brise, s'attachaient aux mâts, collées par le vent, et redessinaient toutes les parties du grément qui leur offraient de la résistance; on manœuvra en conséquence et en peu

d'instants nous fûmes orientés et mîmes le cap en bonne route; mais le plus difficile restait à faire; nous avions la *Créole* sous le vent, nous pouvions craindre que la saute de vent ne devînt sensible pour elle que longtemps après que nous en aurions éprouvé les effets, et par notre manœuvre nous lui tombions indubitablement dessus. Des signaux de nuit devinrent indispensables, et l'on brûla une pièce d'artifice¹ assez semblable à une flamme de Bengale et qui répand un éclat extraordinaire.

Aussitôt, une clarté vive et bleue illumina la frégate, dont tous les détails, jusqu'aux moindres drisses, devinrent parfaitement distincts; les voiles, arrondies sous l'effort du vent, éclairées en dessous, se détachaient éblouissantes de clarté sur le ciel profondément obscur, tandis que l'éclat de la lumière diminuant graduellement pour les objets qui s'éloignaient de son foyer, les flèches des mâts supérieurs se perdaient dans les nuages amoncelés qui crevaient sur nos têtes; chaque goutte de pluie, en tombant, réfléchissait la flamme et semblait une pierre précieuse; par degrés le feu s'éteignit, et nous rentrâmes dans la plus complète obscurité. Des fusées tirées par la *Créole* annoncèrent que notre signal avait été compris, la légère corvette avait imité notre manœuvre.

Au jour, nous doublâmes le cap Saint-Vincent à grande distance sans le voir, et le 8 octobre, après avoir reconnu l'embouchure du Guadalquivir, nous courûmes sur Cadix qui semblait, à voir ses blanches maisons entourées d'une jaune ceinture de murailles, une perle enchâssée dans un

¹ Un moine.

cercle d'or, sortant de la mer; il était presque nuit quand nous arrivâmes à l'entrée de la baie; un bateau parti de Rota déposa un pilote à bord, sans que la grosse mer fût un obstacle pour cette petite embarcation; car les bateaux de Cadiz, bien que non pontés, peuvent naviguer pour ainsi dire par tous les temps; il est impossible de rien voir de plus gracieux et de plus marin que ces canots, ornés des couleurs les plus vives, avec un grand œil peint de chaque côté à l'avant, comme pour éclairer leur marche.

Avec une agilité surprenante, le pilote sauta à bord par les grands haubans sous le vent; c'était le doyen des pilotes de Cadiz, qui faisait une entrée que nos plus alertes gabiers auraient avouée; ce Nestor des marins andalous, âgé de soixante et douze ans, n'a jamais dépassé, d'un côté, le cap Saint-Vincent, de l'autre, Gibraltar; c'est entre ces deux points qu'il a exercé sa laborieuse carrière; malgré son expérience, la nuit était trop sombre pour qu'il se hasardât à nous entrer: nous tînmes la mer.

L'entrée de Cadiz, bien que facile à prendre de jour, devient difficile la nuit, et même dangereuse par une grosse mer; outre les *Puercas* et les *Cochinas*, rochers qui découvrent même à marée haute, il y a encore la *Galera* et le *Diámante* qui sont constamment couverts d'eau; les relèvements pour les éviter et passer par le canal, sont parfaitement connus et bien indiqués dans les cartes; mais, pour les suivre, il faut y voir: c'était l'avis du pilote dont j'avais gagné l'amitié à l'aide d'un excellent cigare de la Havane. Lui ayant demandé pourquoi il n'entrait pas le soir même: « *Porque*, répondit-il en portant la main droite à son œil, *es menester poder valerse de esto* (parce qu'il

faut pouvoir se servir de cela). » Son observation me parut d'autant plus juste qu'il faisait assez nuit pour que je ne pusse distinguer le grand mât depuis la dunette.

Au lever du soleil, nous pûmes apercevoir la côte d'Afrique et le cap Spartel qui domine Tanger; nous courûmes un petit bord, et nous arrivâmes enfin au mouillage.

Le canot de la santé dans lequel était M. de Mornard, consul de France, arriva précédant les canots de tous les navires français qui se trouvaient sur rade. Nous reconnûmes d'abord la *Gloire*, frégate de 50 canons commandée par M. Lainé, capitaine de vaisseau; la frégate la *Médée* de 44 canons, commandée par M. Leray, capitaine de vaisseau; le brig l'*Adèle*, transport de l'État; le navire à vapeur le *Météore*, commandé par M. Barbotin, capitaine de corvette; et enfin le *Phaéton* qui nous avait précédés de quelques jours.

Les formalités remplies, nous nous élançâmes à terre pour voir ce que les Espagnols appellent « *un vaisseau de pierre à l'ancre au milieu de la mer*. » Cadiz ne tenant à la côte ferme que par un ruban de terre étroit, de près de deux lieues de longueur, semble flotter au milieu de l'Océan qui l'entoure; nous aperçûmes, au-dessus des maisons éblouissantes de blancheur, le dôme de la cathédrale couvert en faïence jaune, brillant comme de l'or aux rayons du soleil; à droite l'église San-Francisco dominant les arbres de l'Alameda, et partout autour de nous des barques qui couvraient la mer. Cadiz, autrefois l'entrepôt du Nouveau-Monde, a passé comme Tyr quand le commerce de l'Inde cessa de la vivifier; depuis que successivement se sont détachés le Mexique, la Colombie et les

États qu'elle possédait dans l'Amérique du sud, ces magnifiques fleurons de la couronne espagnole, Cadiz est tombée en langueur; l'île de Cuba et les Philippines, seules de ses anciennes colonies, lui apportent périodiquement un peu de cette activité des anciens jours; mais la cité moribonde s'agit comme un cadavre galvanisé, elle ne ressuscite pas. Reine déchue, elle n'a conservé de ses splendeurs passées que des habitudes de luxe qui se manifestent au premier coup d'œil; l'étranger est frappé en entrant de la propreté des rues, les maisons, repeintes au moins une fois chaque année, sont d'une blancheur éblouissante et se détachent vivement sur un ciel d'azur; les volets, les grilles si nombreuses en Andalousie, les persiennes sont peints en vert et entretenus avec un soin minutieux; les portes des maisons, généralement en acajou massif, sont ornées de clous en cuivre brillants comme de l'or; au printemps les fleurs les plus rares, apportées à Cadiz à grands frais, pendent de tous les balcons, ou embaument les cours (patios) des maisons entourées d'un pérystyle supporté par des colonnes de marbre blanc, pavées de marbre de diverses couleurs; dans toutes on trouve le puits de la citerne, presque toujours remarquable par la richesse de son ornementation.

Les promenades les plus fréquentées et presque les seules sont l'Alameda au bord de la mer, d'où l'œil découvre toute la rade et les montagnes de Ronda, qui bordent l'horizon du côté de la terre, c'est la promenade des beaux jours, ensuite la place San Antonio, située au centre de la ville, ombragée de quelques arbres, sous lesquels sont placés des bancs de marbre, c'est la promenade d'hi-

ver; la foule s'y presse joyeuse à cette époque de l'année si rude chez nous et qui sous ce climat favorisé, n'a de désagréable que le nom.

Cadiz n'est point une ville remarquable sous le rapport des monuments, il n'y en a point d'anciens, et les modernes, bien qu'assez élégants, ne méritent pas qu'on s'y arrête; la cathédrale seule attire l'attention par ses dimensions et les marbres variés qui concourent à sa construction, mais cet édifice n'est point terminé malgré le zèle de l'évêque qui consacre ses revenus à cette œuvre vraiment nationale.

La tour de Tavira, ou de la Vigie, est le point culminant de Cadiz, de là on découvre un superbe panorama; sous vos yeux les maisons se découpent sur la mer d'un vert d'émeraude; au N. E., la ville du Puerto Santa Maria à l'embouchure du Guadalete, s'étend au bord d'une plage aride comme une ceinture d'argent; au N. O., la petite ville de Rota s'avance coquettement dans la mer en fermant un des côtés de la baie que Cadiz termine à l'autre extrémité; à l'E. Puerto Real, bourg charmant, orné de jardins qui manquent à Cadiz; derrière cette habitation commence une chaîne de collines élevées qui, partant de la mer, viennent mourir au pied de la Serrania de Ronda; sur l'une de ces collines assez escarpée, s'élèvent les maisons de Medina Sidonia, dominées par le Cabeza del Moro (tête du Maure), l'une des montagnes de la chaîne de Ronda; dans l'E. S. E., languissent au fond de la baie les grands établissements de la marine à la Caraca, puis la ville de San Fernando, ou la Isla de Leon, florissante jadis lorsque la marine espagnole dominait les

mers, aujourd'hui presque déserte, peuplée de pauvres employés servant de la manière la plus désintéressée, pauvres gens que le gouvernement espagnol oublie de payer; au-dessus de San Fernando, au loin, les montagnes qui dominent Algeiras, dernier soupir de la Serrania de Ronda; enfin, à l'O. l'Océan qui borne majestueusement l'horizon.

Le dimanche, par un hasard assez heureux pour les amateurs de ces sortes de divertissements, il y avait au puerto Santa Maria une course de taureaux; le bruit se répandit que monseigneur le prince de Joinville honorerait ce spectacle de sa présence; les toreros enchantés se promirent de ne pas laisser échapper cette occasion d'adresser leurs hommages à S. A. R.

En Espagne, on se fait difficilement l'idée d'un prince gardant un strict incognito: la course commença, et le matador, au lieu de se présenter devant le corrégidor, président de la place, pour lui débiter la harangue d'usage, sut très-bien démêler dans la foule l'auditeur qui devait avoir les honneurs du discours. Je ne sais si Francisco Montes, première espada (épée) de toutes les Espagnes, est aussi un habile orateur; mais avant la fin de la course, il eut tout lieu de s'applaudir de la courtoisie castilane qui l'avait inspiré.

Nous passâmes deux jours à nous remettre; le 10, un coup de vent du N. E. se déclara, le soir, il était dans toute sa force; afin de profiter d'un aussi puissant auxiliaire, l'amiral donna des ordres pour que l'escadre appareillât le lendemain.

La véritable traversée commençait alors, nous venions

d'achever comme la préface de notre voyage, à peine jusque-là avions-nous perdu la terre de vue; les instants passés à Cadix avaient rendu la santé aux malades du coup de vent, ils avaient oublié trop vite les inconvénients de la mer; leurs souffrances leurs revinrent en mémoire à la veille d'entreprendre une navigation de deux mille lieues.

